



Thabang Mabari et sa famille.

FLOCONS

C'est sans doute la station de ski la plus étonnante du monde. Perdue dans les montagnes arides du **Lesotho**, un petit pays enclavé qui souffre d'une extrême pauvreté, **Afriski** attire chaque hiver la jeunesse dorée de l'Afrique du Sud voisine et les touristes internationaux en quête d'aventure. Mais elle bouleverse aussi l'économie locale et les traditions du peuple Basotho, dont les enfants rêvent désormais ouvertement de Jeux olympiques.

PAR CHRISTOPHE GLEIZES, AU LESOTHO / PHOTOS: STEFANO KLEINOWITZ POUR SOCIETY



IL

fait chaud et la route qui serpente au cœur des montagnes du Lesotho est si raide par endroits que la Toyota Corolla menace de caler. Dans les Maluti Mountains, chaque sommet ressemble au suivant et chaque lacet débouche sur un labyrinthe de nuages transparents et de villages figés dans le temps. Quand soudain, au détour d'un virage, apparaît une mince bande de neige perdue dans la moiteur australe. Comme si Dieu avait oublié de fermer son tube de dentifrice et que la pâte blanche coulait à flanc

de montagne. Est-ce la fatigue du voyage, l'ivresse des sommets? C'est la réalité. Plantée à plus de 3 000 mètres d'altitude dans un des pays les plus pauvres de la planète, l'Afriski Mountain Resort est une piste de ski ultramoderne qui descend du ciel pour se perdre en ligne droite dans la vallée. En contrebas dans la prairie poussent, tels des champignons hallucinogènes, des dizaines de petits chalets en bois. "On se croirait presque en Bavière, non?" s'amuse Beverley Daguise, la gérante de la station, en faisant visiter les lieux d'un pas pressé. Plus de 400 personnes sont attendues ce soir, pour un festival hip-hop qui va marquer le lancement de la saison hivernale. Le signe que la renommée de ce bijou artificiel dépasse désormais les frontières du Lesotho, un pays du tiers monde coincé au 159^e rang sur 189 en termes d'indice de développement humain. Ici, les paysages sont magnifiques, mais les chiffres sont affreux: 40% de la population survit avec moins de 1,25 dollar (1,13 euros) par jour et un quart des adultes sont contaminés par le VIH. Autant dire que la dernière chose que l'on s'attend à trouver dans ces montagnes, c'est bien des gens qui font du snowboard, achètent des forfaits à 30 euros et sirotent du vin chaud.

C'est pourtant l'étrange ballet auquel on assiste depuis une terrasse ensoleillée, au cœur de la station. Avant de retourner dans son bureau, Beverley Daguise a poliment prévenu: "La culture des sports d'hiver n'est pas encore très ancrée en Afrique." Long d'un kilomètre, le manteau neigeux voit se multiplier les chutes tête en



avant, les gamelles en chasse-neige et les cris des courageux qui s'accrochent désespérément au tire-fesses. Ce qui donne à Dale Frost pas mal de boulot. *“En Europe, on enseigne le ski. Mais ici, je fais plutôt du sauvetage en montagne, sourit le moniteur originaire de Plymouth, en Angleterre, qui s'offre le luxe de skier torse nu. Les Sud-Africains ont une énorme confiance en eux, ils se lancent du sommet sans avoir aucune idée de ce qu'il faut faire, c'est assez déconcertant.”* C'est le cas notamment de DJ Milkshake, une célébrité locale qui aura plus tard la lourde charge d'ambiancer la soirée jusqu'au petit matin. *“Je me régale”, assure-t-il pour le moment, couché sur le ventre après sa troisième chute.*

À proximité, Chris, un jeune homme originaire du township de Soweto, s'en sort un peu mieux. *“C'est beaucoup plus difficile que je ne l'imaginais, admet-il néanmoins, en profitant d'une pause pour envoyer des vidéos à ses amis. Il y a encore une semaine, je n'avais jamais vu la neige et je ne savais pas qu'il était possible de skier en Afrique. Pour moi, c'était un truc de Blancs qu'on*



Graham Leslie, le meilleur snowboarder de la station, en pleine démonstration.

voyait à la télé.” Entre deux pylônes, on retrouve effectivement plusieurs Occidentaux en villégiature, tel ce diplomate américain de 50 ans prénommé Edward, bardé des lunettes noires typiques de ceux qui travaillent pour le gouvernement US. *“Du point de vue purement sportif, il n'y a qu'une piste, alors on se lasse vite. Mais c'est l'endroit rêvé pour s'échapper du stress des grandes villes le temps d'un week-end et prendre un bon bol d'air frais”, explique le yankee.*

“Longtemps, on m'a pris pour un cinglé”

À l'origine de cette oasis des neiges, il y a un rêve. Celui de Wessel Bosman. *“Longtemps, on m'a pris pour un cinglé”, avoue celui qui préfère se considérer comme un “créateur”. Tout a commencé en 1998, par un voyage professionnel au Japon. À l'époque, Bosman a 40 ans et sa carrière de triple champion d'Afrique du Sud du 110 mètres haies –avec un record personnel de 13'63”– est terminée depuis longtemps. Successivement reconverti dans la production de maisons en bois puis dans le commerce de crevettes au Mozambique, il verse alors dans l'importation de véhicules en Afrique du Sud. “J'ai découvert la neige au Japon, à l'occasion des Jeux olympiques de Nagano. C'était une expérience inoubliable”, se souvient-il, encore ému. La suite ressemble vaguement à un signe du destin. De retour en Afrique du Sud, Wessel Bosman a la mauvaise surprise d'apprendre que les véhicules commandés ont été envoyés par erreur au Lesotho. Ce petit pays enclavé, d'une superficie comparable à celle de la Belgique, n'est qu'à cinq heures de route de Johannesburg. “Quand j'ai traversé la frontière, j'ai remarqué la neige au sommet des montagnes”, raconte-t-il. Il commence alors à se renseigner sur les possibilités de faire du ski sur le continent. On lui parle de Tiffindell, une petite station de sports d'hiver encore méconnue, située dans la région du Cap oriental. “Mais sur place, j'ai été très déçu, retrace-t-il. Il n'y avait pas assez de neige, la piste ne faisait même pas quinze mètres de long.” En quête de poudreuse, il s'enfonce dans les montagnes du Lesotho, où l'altitude ne descend jamais en dessous des 1000 mètres. Et dans le Nord du pays, finit par entendre parler d'un versant privilégié, Mahlasela Pass, où quelques expatriés européens ont l'habitude de faire du hors-piste. Le feeling est bon, l'orientation de la pente parfaite. Wessel Bosman se rend dans une station satellite située à quelques kilomètres et apprend que les chutes de neige y sont*

“On se croirait presque en Bavière, non?”

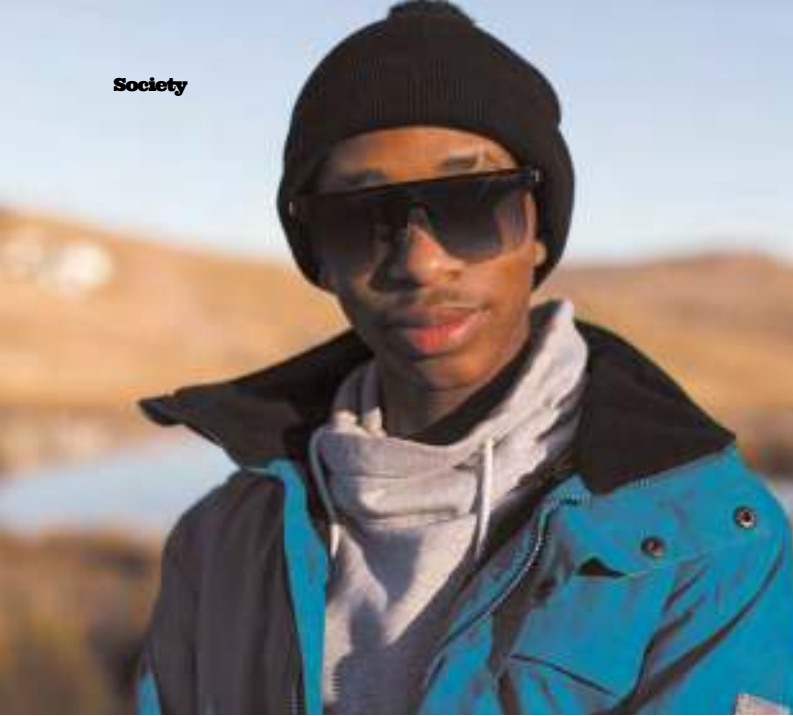
Beverley Daguise, la gérante de la station

plus abondantes que partout ailleurs dans le pays. *“Je suis revenu sur place de nuit avec un thermomètre et j’ai constaté qu’il faisait -7°C. Bref, j’avais trouvé le spot parfait.”* Après avoir pris contact avec le ministre des Sports du Lesotho, Bosman obtient une audience avec le roi Letsie III, à qui il présente son ambitieux projet. Intrigué, le roi lui accorde un bail foncier de 99 ans. C’est le début de la station, que Wessel a montée planche par planche, au milieu de nulle part.

“Si j’avais su à l’époque dans quoi je m’embarquais, peut-être aurais-je renoncé, explique-t-il aujourd’hui. J’avais 500 euros en poche et je n’avais pas réalisé que construire un remonte-pente ne suffit pas. Il te faut aussi un restaurant, des toilettes, des équipements...” Est-ce dû à son passé d’athlète? Toujours est-il que Wessel Bosman a franchi un à un tous les obstacles. *“Ma chance, c’est que je ne me suis pas trop posé de questions, sinon tout se serait effondré.”* Rapidement, l’aventurier noue des partenariats en Autriche, en promettant de céder la moitié de ses droits au premier entrepreneur qui lui installera un remonte-pente au Lesotho, malgré l’absence d’eau courante et d’électricité. Il construit ensuite lui-même les premiers bâtiments en bois, dont il dessine sans relâche les plans, une tâche qui va l’occuper pendant dix ans, en dépit du scepticisme ambiant. *“Les gens autour de moi n’arrêtaient pas de rire et de se moquer”,* grince-t-il. Pourtant, au fur et à mesure, les premiers chalets voient le jour, puis un bar, puis un hangar pour la location de matériel. Le remonte-pente est installé en 2004. Grâce au bouche-à-oreille, les premiers touristes affluent, tout comme les investisseurs, qui devinent le potentiel futur de l’endroit. Depuis, le développement d’Afriski n’a fait qu’avancer tout schuss. Ces cinq dernières années, le nombre de lits a été doublé et le site est désormais doté de quatre remonte-pentes, de plusieurs canons à neige, d’un half-pipe, d’un magasin de vêtements et d’un restaurant de haute altitude qui sert des burgers. De quoi écraser la concurrence de Tiffindell – trop petite, trop éloignée des grandes villes et trop dépendante des chutes de neige naturelles– et s’imposer comme la destination phare des amateurs de ski en Afrique australe. *“Aujourd’hui, Afriski vaut des dizaines de millions d’euros”,* se félicite Wessel Bosman, qui habite toujours sur place, même s’il a cédé ses parts aux propriétaires actuels.

Martin Schulz, 36 ans, est une autre figure de la station. Cela fait dix ans qu’il y est chargé de transformer l’eau en neige. Chaque nuit, il pianote sur les écrans sophistiqués de la tour de contrôle tel un symphoniste, en dosant la pression de ses canons à neige. *“Pour fabriquer des flocons, vous avez besoin de deux choses essentielles: de l’eau et de l’air, vulgarise cet ancien surfeur des plages, qui a tout appris sur le tas. Le climat ici est compliqué, car il change en permanence. En journée, il fait très chaud, et la nuit, il fait très froid. Du coup, ma mission, c’est de fabriquer de la neige très rapidement et en grande quantité.”* Sans Schulz, la station ne pourrait pas accueillir tous ces skieurs. Au Lesotho, la neige ne tombe que quelques semaines par an, et la dernière tempête digne de ce nom remonte à l’hiver 2016. Depuis, le soleil brille. Un peu trop, même. *“Les imbéciles qui ne croient pas au réchauffement climatique peuvent venir vérifier. Depuis mon arrivée, la température moyenne a augmenté de 1,6°C dans la région”,* regrette-t-il. Pour survivre, Afriski a dépensé ces cinq dernières années plus de 300 000 euros dans son système de fabrication de neige artificielle, entièrement écologique, basé sur un mécanisme





“Il y a encore une semaine, je n’avais jamais vu la neige et je ne savais pas qu’il était possible de skier en Afrique. Pour moi, c’était un truc de Blancs qu’on voyait à la télé”

Chris, skieur

de drainage des eaux stockées en contrebas, dans de petits barrages. Un investissement conséquent et difficile à amortir, puisque la piste de ski n’ouvre que de début juin à fin août, trois mois pendant lesquels elle attire près de 10 000 touristes. Le reste du temps, la station connaît une baisse drastique de son activité. C’est pourquoi Beverley Daguise, qui a travaillé dans des complexes hôteliers au Belize, en France et aux Seychelles, table sur la diversification de son public et de ses activités. En plus des randonnées pédestres et du VTT, l’idée serait de transformer Afriski en centre d’entraînement de haute altitude pour sportifs pendant la basse saison. Mamorallo Tjoka et Tsepo Ramonene, une coureuse et un coureur de fond qui ont représenté le Lesotho au marathon de Londres, viennent déjà en habitués.

“La neige est traditionnellement considérée comme une catastrophe ici”

Bien que surprenante, cette perspective d’évolution est le fruit d’une longue réflexion. Dans un pays qui manque cruellement d’infrastructures, Afriski affiche ouvertement ses ambitions

sportives depuis quelques années. Son rêve déclaré? Envoyer le premier skieur originaire du Lesotho aux Jeux olympiques d’hiver. *“Ce serait vraiment fantastique, s’enflamme Beverley Daguise, en touillant son chocolat chaud. Et ce serait un symbole qui montrerait à quel point nous sommes impliqués dans le développement du pays.”* Elle fait ici référence aux 240 employés de la station, dont 80% sont originaires de villages alentour. Dans ces terres dénudées, où les arbres se font rares, le peuple Basotho vit essentiellement de la culture du maïs et de l’élevage. Autant dire que l’arrivée de cohortes de skieurs a ouvert pas mal de perspectives. Qu’ils soient serveurs, guides de haute montagne, cuisiniers ou mécaniciens, les jeunes employés d’Afriski bénéficient d’un salaire qui leur permet de faire vivre des familles entières. *“Sans Afriski, je serais probablement devenu professeur dans mon village et je n’aurais jamais connu le sentiment de liberté que me procure la glisse”*, sourit Leslie Graham, qui officie en tant que vendeur dans le magasin de la station. À force de s’entraîner pendant la pause déjeuner, le jeune homme de 22 ans est devenu un excellent snowboarder, et rêve désormais de participer à des compétitions en Europe. Pour Beverley Daguise, cette rencontre entre deux mondes que tout oppose est une intarissable source de fierté. *“La neige est traditionnellement considérée comme une catastrophe par le peuple Basotho, car elle détruit les champs, bloque les routes, provoque des famines et des maladies. Mais petit à petit, nous sommes en train de changer les mentalités, et j’en suis très heureuse.”*

À l’heure actuelle, les rêves de gloire d’Afriski se concentrent sur un jeune garçon de 9 ans et demi. Thabang Mabari est facilement reconnaissable à sa combinaison bleu foncé et sa vitesse supersonique. *“Il est pratiquement né dans la neige, assure son père, Ernest, employé à la maintenance depuis 2002. Il a commencé à skier à l’âge de 3 ans et ne parle que de ça à la maison.”* *“Ce que j’aime, c’est aller vite et sentir le vent sur mon visage”*, confirme timidement la petite star. *“Il est incroyable, sourit Dale Frost, le moniteur de ski. Cela me fait mal de le dire, mais il est déjà plus rapide que moi.”* Pour l’instant, Thabang se contente du kilomètre de piste à sa disposition, dont il connaît par cœur les moindres recoins à force de le descendre du soir au matin. Mais dans l’optique de le voir devenir un jour le premier porte-drapeau olympique du Lesotho, Afriski a mis en place un vaste programme d’entraînement en partenariat avec le gouvernement, qui finance l’essentiel du projet. Pour résumer, l’idée serait d’envoyer Thabang quelques mois par an en Autriche, où il pourrait apprendre les subtilités de la glisse auprès des meilleurs spécialistes européens. *“Il n’y a que comme ça qu’il pourra vraiment progresser, donc on va tout faire pour lui obtenir un visa”*, assure Beverley Daguise. En attendant, le jeune garçon s’entraîne avec le skieur blanc Connor Wilson, unique représentant de l’Afrique du Sud aux JO de PyeongChang en 2018, qui l’a pris sous son aile. *“Connor passe souvent enseigner ses techniques à mon fils et lui montrer l’exemple, et je peux vous dire que Thabang le suit à la trace”*, explique Ernest. À voir l’enfant zigzaguer sur un seul ski au milieu des touristes qui enchaînent les gamelles, encore ivres de la soirée de la veille, on est tenté de le croire. *“Vous savez, plus jeune, je n’aurais jamais cru voir un Noir dompter la neige, conclut le père. Alors j’espère qu’un jour, je le verrai agiter fièrement le drapeau du Lesotho.”* ●

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR CG